

Ricerche

UN HOMME PERDU.
LA CORRESPONDANCE DE VICTOR SERGE
COMME TRACE DE LA SUBJECTIVITÉ
COMMUNISTE ET TÉMOIGNAGE
DE LA RÉPRESSION SOVIÉTIQUE (1928-1936)

*Marion Labey**

A Lost Man. Victor Serge's Correspondence as a Trace of Communist Subjectivity and a Testimony of Soviet Repression (1928-1936)

This article deals with Soviet repression, selfhood and revolutionary identity through the study of letters sent by the communist writer, journalist and activist Viktor Lvovitch Kibaltchitch, who published under the pseudonym of Victor Serge, from the end of the 1920's until 1936, and especially those sent to France from Orenburg, where he has been deported in 1933. Considering the correspondences with the French writers Marcel Martinet, Henry Poulaille, and with Serge's friends Jenny and Pierre Pascal, we intend to highlight the peculiarity of these letters, in which the revolutionary self, the writer's condition and role are challenged. The author's resilience to political repression rested on some fundamental aspects: friendships and the ability not only to write but to be read.

Keywords: Communism, Trotskyism, Soviet repression, Correspondence, Subjectivity.

Parole chiave: Comunismo, Trozkismo, Repressione sovietica, Corrispondenza, Soggettività.

1. *Un "homme perdu"*. *Introduction.* Vers la fin du mois de février 1933, l'écrivain, journaliste et militant communiste Victor Serge est arrêté sur la prospective du 25 octobre à Leningrad. Après une série d'interrogatoires et plusieurs semaines de réclusion entre les deux capitales soviétiques, il est envoyé en relégation dans l'Oural à Orenbourg, non loin du Kazakhstan, où le rejoignent son fils Vladimir (1920-2005) et sa femme Liouba (1898-1984). Cet exil forcé n'est qu'une étape dans la répression qui touche cette famille. Fils de militants révolutionnaires russes immigrés en Belgique, Serge s'était

* Laboratoire Identités-Cultures-Territoires, Université de Paris Diderot, 8 Place Paul-Ricœur, 75013 Paris; marion.labey@gmail.com.

¹ *Les Hommes perdus* est le titre d'un roman-mémoires de Victor Serge écrit au début des années 1930, dont le manuscrit fut saisi par la censure soviétique.

engagé dès l'âge de 15 ans dans la Jeune garde socialiste d'Ixelles avant de se rapprocher du mouvement anarchiste. Il suivit, tout comme ses parents, un itinéraire d'exil: on le retrouve à Paris en 1909, connu désormais sous le nom du Rétif, animateur du journal l'*Anarchie* avec sa compagne Rirette Maitrejean. Proche de la Bande à Bonnot, il fut jugé et condamné en janvier 1912 à cinq ans de réclusion². Libéré en 1917, il séjourna quelques mois à Barcelone et milita aux côtés de la Cnt, puis se retrouva de nouveau en France, incarcéré dans différents camps de prisonniers de guerre pour rejoindre finalement la Russie dans le cadre d'un échange de prisonniers franco-russe quelques semaines avant le congrès fondateur de la Troisième Internationale communiste, en mars 1919. Agent du Komintern depuis 1919, journaliste et propagandiste à Petrograd, Moscou, Berlin et Vienne, proche de milieux dirigeants et des libertaires, Victor Serge avait rejoint, dès 1925, l'opposition dite «de gauche» dirigée par Trotsky, Kamenev et Zinoviev, plus tard condamnée au XV^e Congrès du Pcus en 1927. Dans les années du «Grand tournant» (1928-1933), Staline brisait définitivement les oppositions tant «de gauche» que «de droite» (N. Boukharine, A. Rykov)³. Serge critique publiquement dans la presse française d'opposition la politique chinoise du Komintern⁴, ce qui lui vaut une première arrestation en avril 1928, pendant sept semaines, et son exclusion du parti bolchévique. Libéré après quelques mois d'emprisonnement, il n'avait plus sa place au parti, ni la possibilité de vivre de ses écrits en Urss et devait bientôt être désigné, avec sa famille, comme des ennemis de la révolution.

Nous aborderons l'expérience spécifique de la répression et de la relégation à travers une partie de la correspondance de Victor Serge entre 1928 et 1936, c'est-à-dire entre sa première arrestation et son départ d'Orenbourg, suivi de son arrivée en Belgique. Les lettres reçues par Victor Serge ont été saisies par les autorités soviétiques à son départ de Russie et nous nous focaliserons donc exclusivement sur celles produites par le militant. Ce tra-

² Sur la période anarchiste: L. Nemeth, *Victor Serge et les anarchistes*, Communication au colloque V. Serge organisé à l'Ulb Bruxelles, 21-23/3/1991; texte complété en 2000 à l'aide d'archives devenues accessibles.

³ R. Ducoulombier, *Histoire du communisme au XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 30; A. Graziosi, *Histoire de l'URSS*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 68.

⁴ V. Serge, *La lutte des classes dans l'opposition chinoise*, in «Clarté», 1927, 9, pp. 259-266; Paul Sizoff [V. Serge], *Canton (11-13 décembre 1927)*, in «Lutte de classes», 1928, 1; V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire (1905-1945)*, Montréal, Lux Edition, 2010, p. 298 et notes p. 566.

vail s'inscrit dans la continuité de l'article de Nicole Racine⁵, paru il y a une trentaine d'années, et du travail d'édition et de diffusion des écrits publics et privés de Serge réalisé notamment par Jean Rière⁶ en France. Le public italien prend connaissance de certains articles et correspondances par le biais des revues de la nouvelle gauche des années 1960, notamment «Quaderni piacentini» et «Giovane critica»⁷, puis grâce aux traductions et aux éditions proposés par Attilio Chitarin et Aldo Garosci⁸. Nous ne proposons pas une étude exhaustive de la correspondance de Victor Serge⁹ mais de trois correspondants privilégiés afin de mettre en exergue différentes fonctions de l'épistolaire, comme atelier de l'écrivain, laboratoire du moi et voix d'une famille. Nous intégrons, d'une part, la correspondance de Serge avec l'écrivain Henry Poulaille (1896-1980), publiée par Jean Rière, constituée de 68 lettres de 1931 à 1947, et celle avec Marcel Martinet (1887-1944), conservée dans le fonds de ce dernier à la Bnf, qui compte 110 envois de 1921-1939. Au réseau de correspondants occidentaux de Serge s'ajoutent les amitiés tissées en Union soviétique avec les membres du groupe communiste français et notamment avec Pierre Pascal. La femme de ce dernier, Eugénie Roussakova (1904-1963), est la petite-sœur de Liouba, la compagne de Serge. Notre intérêt se porte également vers les documents plus inédits du fonds Pierre Pascal (1890-1983) de l'Institut d'études slaves qui conserve la correspondance de Victor Serge, Liouba et Vlady desti-

⁵ N. Racine, *Victor Serge. Correspondances d'URSS (1920-1936)*, in «Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel)», VIII, 1990, 1, pp. 73-97. L'article prend en compte la correspondance de Serge avec Henry Poulaille et Marcel Martinet ainsi que deux lettres à Jean-Richard Bloch.

⁶ Cfr. Trois ouvrages édités par Jean Rière: *Cahiers Henry Poulaille. 4-5, Hommage à Victor Serge pour le Centenaire de sa naissance*, Bassac, Ed. Plein Chant, 1991; Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire: 1905-1945*, cit.; Id., *L'extermination des Juifs de Varsovie: et autres textes sur l'antisémitisme*, Nantes, Joseph K., 2011.

⁷ Cfr. V. Serge, *Le classi medie nella Rivoluzione russa*, in «Giovane critica», 1967, 15-16, pp. 106-117; Id., *Il problema dell'illegalità. Semplici consigli ai militanti*, in «Quaderni piacentini», VII, 1968, 33, pp. 155-164.

⁸ Cfr. V. Serge, *Memorie di un rivoluzionario, 1901-1941*, traduzione di A. Garosci, presentazione di A. Chitarin, Firenze, La Nuova Italia, 1974; V. Serge, A. Chitarin, *Il coraggio della lucidità*, in «Belfagor», XXXII, 1977, 5, pp. 569-575; *Una voce dal gulag: lettere inedite di Victor Serge*, a cura di A. Chitarin, Torino, Loescher, 1978.

⁹ Nous ne prenons pas en compte les lettres adressées à l'écrivain Charles Plisnier, à Magdeleine et Maurice Paz ou Jacques et Clara Mesnil (les archives de ces derniers, proches amis de Serge, n'ont pas été localisées à ce jour).

née à Eugénie et Pierre Pascal (environ 284 lettres)¹⁰ ainsi que des bribes d'une correspondance de Victor Serge et Francesco Ghezzi¹¹ (1893-1942) retransmises indirectement par Jacques Mesnil (1872-1940) à Pierre Pascal. Il s'agit moins de proposer un complément d'enquête aux travaux précédents que d'aborder les sources sous un angle nouveau, comme des égo-documents qui tirent leur spécificité du lieu et des conditions de leur production. «Lettres d'Urss», ce sont également des lettres de prison et donc des *traces*¹² historiques primaires mais aussi littéraires de la répression soviétique. Les traces de la réception¹³ de cette répression, parmi lesquelles la fameuse «Affaire Victor Serge», ont déjà bénéficié d'une étude approfondie – et sur ce point nous renvoyons aux articles de Richard Greeman¹⁴ et de Jean-Louis Panné¹⁵ ainsi qu'aux compléments apportés par Nicole Racine. Témoignage synchronique et trace de la répression soviétique, l'épistolaire représente aussi un lien de sociabilité qui est essentiel dans la construction identitaire. En dépit de leur style ésopique, conséquence de la censure, les lettres révèlent en partie le «sujet communiste»¹⁶ ou la «subjectivité soviétique»¹⁷. Elles sont l'expression des différentes facettes de l'identité qui sont

¹⁰ Sur P. Pascal et les Roussakov, nous renvoyons aux travaux de S. Coeuré, notamment *Pierre Pascal: la Russie entre christianisme et communisme*, Lausanne, Les Éditions Noir sur Blanc, 2014.

¹¹ Sur Francesco Ghezzi: C. Ghezzi, *Francesco Ghezzi: un anarchico nella nebbia. Dalla Milano del teatro Diana al lager in Siberia*, Milano, Zero in condotta, 2013; C. Jacquier, *Vie et mort d'un anarcho-sindicaliste italien en URSS*, in *L'affaire Francesco Ghezzi*, «À contretemps. Bulletin de critique bibliographique», 2007, 26.

¹² Cfr. C. Pieralli, *L'epistolario di Emilio Guarnaschelli*, in C. Pieralli, L. Jurgenson, *Lo specchio del gulag in Francia e in Italia. La ricezione delle repressioni politiche sovietiche tra testimonianze, narrazioni, rappresentazioni culturali (1917-1987)*, Pisa, Pisa University Press, 2019, pp. 168-170; L. Jurgenson, *Trace*, in *Encyclopédie critique du témoignage et de la mémoire*, <<https://memories-testimony.com/notice/trace/>>; N. Werth, *La route de la Kolyma: voyage sur les traces du goulag*, Paris, Belin, 2016; L. Jurgenson, *La trace littéraire comme document*, in «Revue belge de Philologie et d'Histoire», XCV, 2017, 3, pp. 507-518.

¹³ Sur la conceptualisation de la «trace» de la réception des répressions soviétiques nous renvoyons à l'introduction de l'ouvrage précité de Pieralli, Jurgenson, *Lo specchio del gulag*, cit., en particulier pp. 43-45.

¹⁴ R. Greeman, *The Victor Serge Affair and the French Literary Left*, in «Revolution History», V, 1994, 3, pp. 142-177.

¹⁵ J.-L. Panné, *L'affaire Victor Serge et la gauche française*, in «Communisme», 1984, 5, pp. 89-104.

¹⁶ *Le sujet communiste: identités militantes et laboratoires du «moi»*, éd. par Cl. Pennetier, B. Pudal, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

¹⁷ Sur cette question nous renvoyons aux travaux sur la subjectivité soviétique et l'identité, développés dans la continuité de l'école révisionniste de la soviétologie anglo-saxonne, Sh.

«interpellées, questionnées, façonnées, controuvées, mises en crise» dans la société soviétique et rendent compte du «travail sur soi» opéré par le sujet soumis à la répression politique¹⁸. Ce sont toutefois des égo-documents au caractère ambigu où s'expriment l'identité sociale de Victor Serge qui s'adresse et se présente à autrui. Elles révèlent néanmoins les effets de l'isolement, de la surveillance et de la crainte de l'élimination physique sur le moi. Laboratoire de l'écrivain, trace de la répression et lieu d'expression de la subjectivité, la correspondance de Victor Serge nous révèle également le drame de l'engagement communiste au cœur des années 1930.

2. *La correspondance d'un écrivain.* Les lettres permettent à Victor Serge de maintenir un contact avec l'Occident et d'appeler à l'aide le cas échéant mais elles sont également le support d'une réflexion sur la littérature et le travail de l'écrivain.

Le vaste réseau de correspondants a largement contribué à la publicité de l'«affaire Victor Serge» et avant cela, de l'«affaire Roussakov». Devenue la famille de substitution de l'exilé, les Roussakov se retrouvent tristement sur le devant de la scène à la fin des années 1930. Après son séjour en prison en 1928, la politique fait irruption dans la vie privée de Victor Serge: désigné comme spéculateur et accusé d'avoir «roué de coups» une locataire de leur immeuble, le père de sa femme, Aleksandr Roussakov, est exclu du parti et renvoyé de son travail à l'usine. Selon Serge on l'accuse d'avoir gêné la construction du socialisme en se plaignant de la réduction des salaires¹⁹. Cette «affaire Roussakov» est rendue célèbre par l'écrivain roumain Panaït Istrati, éphémère «compagnon de route» ayant séjourné 16 mois en Urss entre fin 1927 et début 1929, qui prend la défense de l'écrivain et de sa famille²⁰. C'est l'une des premières traces de la réception de la répression

Fitzpatrick, *Tear Off the Masks! Identity and Imposture in Twentieth-Century Russia*, Princeton, Princeton University Press, 2005; J. Hellbeck, *Revolution on my Mind: Writing a Diary under Stalin*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2006; I. Halfin, *Red Autobiographies: Initiating the Bolshevik Self*, Seattle, University of Washington Press, 2011; C. Chatterjee, K. Petrone, *Models of Selfhood and Subjectivity: The Soviet Case in Historical Perspective*, in «Slavic Review», LXVII, 2008, 4, pp. 967-986.

¹⁸ Cl. Pennerier, B. Pudal, *Introduction*, in *Le sujet communiste*, cit., p. 12.

¹⁹ V. Serge à Jenny, 16 mai 1929.

²⁰ Cfr. P. Istrati, *L'affaire Roussakov ou l'URSS d'aujourd'hui*, in *Vers l'autre flamme: après seize mois dans l'URSS*, Paris, Rieder, 1929. «L'affaire» est également publiée dans «La Nouvelle revue française», 1^{er} octobre 1929, 193, et commentée dans «La Révolution prolétarienne», 15 octobre 1929, P. Monatte, *Le carnet du sauvage: Panaït Istrati, l'«Humanité» et l'affaire*

de Victor Serge en France. Aleksandr Roussakov, sa femme Olga et leur fille Liouba sont néanmoins condamnés à respectivement trois, deux et un mois de travaux forcés en prison²¹. La surveillance politique dont Serge est l'objet, la persécution de sa belle-famille ont tôt fait de bouleverser sa compagne Liouba, atteinte de troubles psychologiques²² dont la première crise semble remonter à décembre 1930²³. Les persécutions, la maladie de sa femme poussent Victor Serge à entamer des démarches pour bénéficier d'un séjour en France dès 1929²⁴. Dans ce processus les amis, tant en Russie qu'en France, jouent un rôle essentiel. En réponse à sa demande de passeports (déposée le 10 septembre 1932)²⁵ il reçoit en octobre un «non» non motivé de la part de la Section étrangère du Soviet de Leningrad ce qui provoque chez sa femme «une nouvelle crise si aigüe» qu'il doit l'installer dans clinique psychiatrique. Dès lors, il envisage pour lui et sa famille «un départ définitif»²⁶ et en fait la demande à la Section étrangère du Soviet de Leningrad²⁷. La campagne en faveur de la libération de Victor Serge, est portée par ses amis Marcel Martinet, Jacques Mesnil, Henry Poulaille, l'ancien communiste et délégué du Comintern, alors animateur de «La Critique sociale» Boris Souvarine, les socialistes Magdeleine et Maurice Paz, Maurice Parijanine, Lucien Laurat, Maurice Wullens, les syndicalistes de la Ligue Unitaire de l'Enseignement et les syndicalistes révolutionnaires de «La Révolution prolétarienne». Cette revue devient le principal relais de l'information sur le quotidien de Victor Serge et sa famille et regroupe les différentes traces de la réception de cette répression²⁸. Sous l'impulsion de Magdeleine Paz, la Ligue des droits de l'homme lance

Roussakov; Coeuré, Pierre Pascal. *La Russie entre christianisme et communisme*, cit., p. 257; Fonds Pierre Pascal, «Affaire Roussakov», Fdelta res 883, (2)(8)(37), La Contemporaine, Nanterre.

²¹ V. Serge à Jenny, 3 août 1929.

²² Serge parle de «troubles schizophréniques» à propos de la maladie de Liouba, mais les symptômes décrits s'apparentent davantage à des troubles bipolaires.

²³ V. Serge à M. Martinet, Moscou, 7 janvier 1931: «Je vous fait part de la brusque crise de santé qui a brisé ma femme [...] les luttes petites et grandes des dernières années ont épuisé ses forces nerveuses» (*ibidem*); sur Liouba et sur l'affaire Roussakov: Serge, *Mémoires*, cit., pp. 345-347.

²⁴ V. Serge à Jenny, 23 février 1929.

²⁵ V. Serge au Comité Centrale Exécutif des Soviets, Leningrad, 16 octobre 1932, lettre publiée dans «La Révolution prolétarienne».

²⁶ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 10 octobre et 14 novembre 1932.

²⁷ V. Serge au Comité Centrale Exécutif des Soviets, cit.

²⁸ Cf. M. Labej, *La vérité sur l'URSS: le repressioni sovietiche e la rivista «La Révolution Prolétarienne» (1925-1939)*, in Pieralli, Jurgenson, *Lo specchio del gulag*, cit., pp. 121-142 et pp. 373-379.

plusieurs appels pour la libération de Victor Serge²⁹. La seconde trace majeure des déboires de Serge parvenue en France est certainement la fameuse lettre envoyée de Moscou le 1^{er} février 1933, soit quelques deux semaines avant sa seconde arrestation, à Marcel Martinet, Magdeleine et Maurice Paz, Jacques et Clara Mesnil. Cette «lettre-testament»³⁰, selon l'expression de son auteur, surnommée «la confession de foi de Victor Serge» par «La Révolution prolétarienne» qui en publie un extrait le 25 mai 1933, est un appel à l'aide venant d'un homme qui craint l'élimination physique. Il précise que, mise à part la fin, cette lettre ne doit pas être rendue publique si ce n'est dans le cas où il serait amené à disparaître³¹. Marcel Martinet transmet une copie de la lettre à l'écrivain Jean-Richard Bloch qui prend publiquement position en faveur de Serge³². Parallèlement est mis sur pieds un Comité pour le rapatriement de Victor Serge animé par Maurice et Magdeleine Paz, Marcel Martinet, Georges Duhamel, Pierre Monatte, Jacques Mesnil, Pierre Pascal et Angelo Tasca («A. Rossi»). Plusieurs échanges montrent qu'ils s'organisent pour récolter une somme suffisante pour une rançon visant à faire sortir Victor Serge et sa famille d'Urss ce qui, selon Romain Rolland, est inutile tant que Serge n'est pas libéré de prison³³. Francesco Ghezzi pense également que les Soviétiques ne sont pas prêts «à le vendre»³⁴. La requête du «rapatriement» pose aussi un problème légal pour un homme qui n'a pas la nationalité française mais soviétique³⁵. Par ailleurs, Serge apprend en juillet 1933 que la France lui refuse le visa³⁶. Pour les Soviétiques, retenir un opposant po-

²⁹ «Cahiers de la Ligue des droits de l'homme», 1933, 15-16, in Panné, *L'Affaire Victor Serge et la gauche française*, cit., et Greeman, *The Victor Serge Affair*, cit.

³⁰ Serge, *Mémoires*, cit., p. 351.

³¹ Lettre adressée à Magdeleine et Maurice Paz, Jacques et Clara Mesnil, Marcel Martinet, Moscou 1^{er} février 1933, reproduite in *Cahiers Henry Poulaille*, cit., pp. 170-177; *Tutto è messo in questione*, in V. Serge, *Socialismo e totalitarismo: scritti 1933-47*, a cura di A. Chitarin, Roma, Prospettiva Edizioni, 1997.

³² J.-R. Bloch, *Commentaires*, in «Europe», 15 novembre 1933, partiellement retranscrit dans Racine, *Victor Serge. Correspondances d'URSS*, cit., pp. 82-85.

³³ R. Louzon à J. Mesnil, 11 mai 1933; J. Mesnil à P. Pascal, 26 avril et 1^{er} mai 1933.

³⁴ F. Ghezzi à J. Mesnil, lettre retranscrite par ce dernier dans une lettre destinée à Pierre Pascal, 15 août 1933.

³⁵ Annexes 4 et 5 in *Cahiers Henry Poulaille*, cit., pp. 180-183, et note 4 p. 57; Greeman, *The Victor Serge Affair*, cit.

³⁶ 10 juin 1933, avis défavorable de la préfecture de police; 15 juin 1933, avis défavorable du ministère de l'Intérieur, GA 165 143 316 KIBALTCHITCHI «VICTOR SERGE», Archives de la Préfecture de police, Le Pré Saint-Gervais, 30 mai 1933.

litique déclaré et qui plus est, un écrivain apprécié de la gauche française, permet d'empêcher la diffusion d'une image négative du pays des soviets à l'étranger. Toutefois, la campagne en sa faveur, progressivement relayée par des intellectuels influents, des compagnons de route comme Romain Rolland et Jean-Richard Bloch³⁷, menace également le régime.

Dans ce contexte, la correspondance de Victor Serge avec ses amis écrivains devient un lieu de sociabilité intellectuelle et son dernier lien avec le champ littéraire occidental. Il a été un acteur important de la diffusion et de la critique de la littérature soviétique en Occident, publiant dans «Clarté» et «L'Humanité»³⁸. Depuis 1928, il ne peut plus avoir d'activité politique ni journalistique en Urss et exerce comme traducteur, sous surveillance, au sein du Service d'éditions du Komintern et à l'Institut Lénine. Grâce à ses amis Marcel Martinet et Henry Poulaille, il suit les évolutions du champ littéraire français et participe tant bien que mal, à distance, à l'enrichissement de la réflexion sur la littérature prolétarienne. Marcel Martinet lance le premier l'idée de culture prolétarienne dans les années 1910-20. Influencé par ce dernier, Henry Poulaille se lance dans une carrière littéraire et est immédiatement séduit par le concept de littérature prolétarienne. Son essai *Nouvel âge littéraire* suivi de l'éphémère revue «Nouvel âge», ravivent la controverse sur la littérature prolétarienne initiée par «Monde» en 1928 et opposant désormais Henry Poulaille aux écrivains Jean Guehénno, Léon Lemonnier et aux écrivains soviétiques ou prosoviétiques, à l'instar de Paul Nizan³⁹. Avec l'Association panrusse des écrivains prolétariens (Vapp), les Soviétiques se présentaient dès 1920 comme les porte-paroles d'une culture prolétarienne. En 1924, ils avaient donné naissance à l'Union internationale de littérature prolétarienne et à un «Bureau de liaison de la littérature prolétarienne auprès du Komintern». En 1930, à l'occasion d'un congrès

³⁷ Sur leurs interventions auprès des dirigeants soviétiques pour la libération de Serge: Racine, *Victor Serge. Correspondances d'URSS*, cit., pp. 85-89.

³⁸ Notamment: V. Serge, *Les jeunes écrivains russes de la révolution entre le passé et l'avenir*, in «Clarté», 1926, 2, pp. 50-53; Id., *Littérature prolétarienne. Iouri Lidebinsky*, in «L'Humanité», 17 octobre 1926; Id., *Le torrent de fer*, ivi, 11 décembre 1926; Id., *Littérature étrangère. Constantin Fédine*, ivi, 6 avril 1927; Id., *Littérature étrangère. Les idées de Boris Pilniak*, ivi, 25 mai 1927.

³⁹ Sur ces questions: J.-P. Morel, *Le roman insupportable: l'Internationale littéraire et la France, 1920-1932*, Paris, Gallimard, 1985, en particulier pp. 306-317; Georges Valois, proche de Poulaille et éditeur de «Nouvel âge», a également édité «L'Action française». Ses liens passés avec l'extrême-droite sont mis en cause par les communistes et les surréalistes à l'époque et servent leur campagne de discréditation du groupe Henry Poulaille.

des écrivains prolétariens à Kharkov⁴⁰, sont condamnés, sous l'impulsion des surréalistes, à la fois la revue «Monde» et le groupe Henry Poulaille. La naissance de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires en 1932 vise directement à asseoir l'hégémonie des Soviétiques sur le champ littéraire communiste. La littérature prolétarienne promue par Poulaille «s'efface au profit du réalisme socialiste»⁴¹. Ce sujet captive Serge qui participait depuis les années 1920 à la circulation des théories politico-littéraires de Trotsky (*Littérature et révolution*)⁴² en France par le biais d'articles publiés dans «Clarté»⁴³. Trotsky y affirmait qu'une culture nouvelle ne verrait le jour que lorsque la lutte des classes serait achevée: les termes mêmes de «culture prolétarienne anticipent fictivement, dans les cadres étroits du présent, sur la culture future». Pour Victor Serge, ces termes correspondent bien «à l'époque de transition»⁴⁴ et toute littérature destinée au prolétariat (et pas forcément faite par lui) évoquant les thèmes chers à la classe ouvrière, le quotidien des masses, une littérature en somme, qui ne continuerait pas l'œuvre d'acculturation de la bourgeoisie et se dévouerait à la révolution, serait une littérature révolutionnaire.

Cette sociabilité intellectuelle⁴⁵ des écrivains prolétariens français constitue l'un des principaux thèmes des lettres de Victor Serge qui félicite Poulaille pour «la ténacité déployée à faire vivre une littérature prol[étarienne] naissante en des temps si durs»⁴⁶. Il le conseille également sur sa nouvelle revue, proposant d'insérer une rubrique de correspondance aux lecteurs ou d'insister sur la «misère» ou «la crise» économique, en somme, sur les thématiques qui touchent le peuple⁴⁷. Serge réclame des livres, des journaux, des revues – comme «Nouvel âge» et «Europe»⁴⁸ – susceptibles d'alimenter

⁴⁰ M.-C. Bouju, *Lire en communiste: les maisons d'édition du Parti communiste français 1920-1968*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 34.

⁴¹ J.-Ch. Ambroise, *Entre littérature prolétarienne et réalisme socialiste: le parcours de Tristan Rémy*, in «Sociétés & Représentations», XV, 2003, 1, pp. 40-42.

⁴² L. Trotsky, *Literature and Revolution* [*Literatura i revoliutsiya*, 1924], trans. by R. Strunsky, ed. by W. Keach, Chicago, Haymarket Books, 2005.

⁴³ «Clarté», 15 novembre 1922 et 1^{er} janvier 1923; Morel, *Le roman insupportable*, cit., p. 43.

⁴⁴ V. Serge, *Une littérature prolétarienne est-elle possible?*, in «Clarté», 1^{er} mars 1925; Id., *Littérature et révolution* (1932), Paris, Maspero, 1976, p. 120.

⁴⁵ Cfr. *Sociabilités intellectuelles: lieux, milieux, réseaux*, éd. par N. Racine, M. Trebitsch, Paris, Institut d'histoire du temps présent-Cnrs, 1992.

⁴⁶ V. Serge à H. Poulaille, Orenbourg, 24 octobre [1933].

⁴⁷ V. Serge à H. Poulaille, Leningrad 5 décembre 1931.

⁴⁸ «Europe» est la revue littéraire pacifiste fondée par Romain Rolland, alors sous la direction de Jean Guehenno. Cfr. N. Racine-Furlaud, *La revue Europe (1923-1939). Du pacifisme*

son esprit et de lui ouvrir une fenêtre sur l'Occident culturel. L'écrivain prolétarien Tristan Rémy désigne Serge comme «le seul qui ait l'autorité et la culture nécessaire» pour diriger une revue théorique marxiste sur la littérature prolétarienne⁴⁹, mais son opinion n'est point diffuse. Impubliable en Union Soviétique⁵⁰ où il est bloqué par la censure, ne pouvant discuter à loisir avec les écrivains français de son temps et marginal dans un champ intellectuel dont il est politiquement exclu⁵¹, Victor Serge ne peut s'intégrer aux débats que par ses échanges épistolaires. Il doit également faire usage d'une certaine stratégie pour transmettre ses écrits: «il fallait les construire par fragments détachés susceptibles d'être achevés séparément et aussitôt envoyés à l'étranger; susceptibles d'être publiés à la rigueur tels quels sans continuation»⁵². Marcel Martinet et Henry Poulaille jouent le rôle d'entremetteurs entre lui et les revues ou les maisons d'édition françaises. Ses romans *Naissance de notre force*, puis *Ville conquise* paraissent ainsi chez la maison Rieder⁵³, dirigée alors par Jacques Robertfrance (1897-1932), respectivement en 1931 et 1932⁵⁴ et certains poèmes de Serge sont publiés dans «Nouvel âge»⁵⁵. Les lettres sont donc le laboratoire de l'écrivain qui donne à l'historien un accès à la genèse ou plutôt au paratexte des œuvres de Victor Serge⁵⁶.

rollandien à l'antifascisme compagnon de route, in «Matériaux pour l'histoire de notre temps», XXX, 1993, 1, pp. 21-26.

⁴⁹ Ambroise, *Entre littérature prolétarienne et réalisme socialiste*, cit., p. 48. L'auteur cite une lettre de Tristan Rémy à Henry Poulaille du 5 septembre 1930.

⁵⁰ V. Serge à H. Poulaille, 12 mars 1931.

⁵¹ É. Réthoré, *Le cas de Victor Serge*, in «Roman 20-50», LXIII, 2017, 1, p. 145.

⁵² Serge, *Mémoires*, cit., p. 328.

⁵³ Sur J. Robertfrance: N. Racine, *Jacques Robertfrance, homme de revue et homme d'édition*, in *Sociabilités intellectuelles lieux, milieux, réseaux*, cit.; Racine-Furlaud, *La revue Europe (1923-1939)*, cit., p. 22. Sur Rieder: J.-Y. Mollier, *Les intellectuels et l'édition*, in *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, éd. par M. Leymarie, J.-F. Sirinelli, Paris, Presses universitaires de France, 2003, pp. 134-135.

⁵⁴ *Ville Conquise* paraît d'abord dans les numéros 113-117 de la revue «Europe» entre mai et septembre 1932. Lettres à H. Poulaille du 18 février 1931, 6 décembre 1932 et à Marcel Martinet du 26 novembre et du 30 novembre 1932.

⁵⁵ Notamment dans les numéros 5, 9 de 1931; sur l'historique des publications de Serge à cette époque nous renvoyons aux notes de J. Rièrre dans *Cahiers Henry Poulaille*, cit., pp. 33-40. Après la disparition de Robertfrance, Victor Serge se tournera progressivement vers l'éditeur Grasset avec qui il collabore jusqu'à sa mort, en 1947.

⁵⁶ Sur le concept de «correspondance-laboratoire»: M. Trebitsch, *Correspondances d'intellectuels. Le cas des lettres d'Henri Lefebvre à Norbert Guterman (1935-1947)*, in *Sociabilités intellectuelles: lieux, milieux, réseaux*, cit., pp. 73 sgg.

La correspondance est aussi un vecteur de la circulation culturelle Est-Ouest et un dernier contact avec l'Europe occidentale pour Serge. «Je bataille obstinément pour reprendre un peu contact moi-même avec l'Occident, écrit-il en 1931 à Henry Poulaille, revoir mes vieux et nouveaux amis, mais on m'oppose une hostilité ferme, durement bureaucratique, des fins absurdes et iniques de non-recevoir»⁵⁷. Au début de l'année 1931, «ce qui nous importe le plus c'est le contact vivant et le contact intellectuel avec l'occident. Ni livres, ni journaux, ni revues ni gens, c'est inouï comme isolement. Sur place, les contacts vivants manquent tout autant»⁵⁸. Dès 1930, il se plaint de l'impossibilité de discuter librement avec des camarades, de ne pouvoir «entendre une voix vivante»⁵⁹. Les allusions de Serge à la situation en Urss, donnent l'impression d'un monde peuplé de morts avec lesquels il est impossible de communiquer tandis que l'Occident apparaît progressivement comme la vie même, «le contact», les lectures, en somme, tout ce dont il est privé en Urss. Le mois suivant, Serge se réjouit de lire la prose de Jean-Richard Bloch qui lui donne le plaisir «du contact avec une pensée vivante» car «l'essentiel est d'être des vivants de bonne foi»⁶⁰. L'antagonisme mort/vie dénonce dans un premier temps la stérilité du champ intellectuel soviétique tandis que les démocraties occidentales offrent un espace de liberté propice à la création artistique. Dans ses mémoires, il écrira à propos de l'opposition politique au début des années 1930: «Nous voici des morts politiques parce qu'il n'y a plus que nous de vivants»⁶¹. Son jugement est moins radical au début des années 1930 et, par ailleurs, l'usage d'un tel vocabulaire signale l'assimilation du langage soviétique. Dès 1926, Serge faisait, à propos de Iouri Libedinski, l'éloge des «hommes vivants» qui sont aussi les «hommes nouveaux» révolutionnaires, en accord avec la dernière orientation de la Vapp, le réalisme social ou mieux, «la façon réaliste de faire voir la personnalité de l'homme vivant et nouveau»⁶². A la suite de son éviction politique, Serge réinvestit la phraséologie de la Vapp pour s'attaquer aux littérateurs soviétiques et initie une réflexion plus profonde sur le régime lui-même qui s'exprime

⁵⁷ V. Serge à H. Poulaille, 14 novembre 1931.

⁵⁸ V. Serge à M. Martinet, Moscou, 13 mars 1931.

⁵⁹ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 24 août 1930.

⁶⁰ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 29 avril 1931.

⁶¹ Serge, *Mémoires*, cit., p. 300.

⁶² Id., *Littérature prolétarienne. Iouri Libedinsky*, cit.; Morel, *Le roman insupportable*, cit., pp. 140 et 150.

comme une sentence à la fin de sa vie. Tout comme pour le régime bolchévique, c'est l'évolution récente d'une littérature qui pâtit d'être tombée sous la coupe de l'État qu'il rejette et non l'ensemble de la littérature soviétique. L'Ouest apparaît progressivement comme le miroir inversé du monde dans lequel il vit. Serge a quitté en Europe méridionale une société qui le réprimait, qui je le jetait en prison, mais également le lieu de sa formation politique, un monde fait d'influences éclectiques, d'échanges fructueux, d'une culture qu'il apprécie profondément. Le rapport avec l'extérieur est fondamental et devient un rapport problématique à mesure que la répression s'abat sur lui. A son arrivée à Orenbourg, il interpelle ses correspondants sur ce point: «Je suis plus seul que jamais, et pour cette raison, particulièrement heureux de recevoir des nouvelles. Dites-le à nos amis communs et retenez-le»⁶³. De nombreuses lettres de Victor Serge parviennent à ses destinataires jusqu'à la fin de l'année 1934. Elles constituent une source d'information capitale, alimentent les campagnes en faveur du déporté et diffusent une certaine vision, partielle et subjective, de l'Urss qui n'est pas à la faveur de cette dernière. C'est également pour cette raison que cette correspondance est empêchée et que les lettres de Victor Serge cessent de parvenir en Europe en 1935⁶⁴.

3. «*Tout est remis en question*»⁶⁵. *Engagement et subjectivité*. La répression et l'emprisonnement de Victor Serge sont le résultat d'un mode de traitement autoritaire des déviations politiques, tandis que son isolement, infligé directement par la déportation mais aussi indirectement par le contrôle du courrier et des liens avec l'extérieur relève en revanche d'un type de gouvernance à visée totalitaire, d'une volonté de contrôle de l'expression mais aussi de la pensée. Empêcher l'accès aux publications, aux idées provenant de l'extérieur, ce n'est plus simplement contrôler les actions mais aussi le mode de pensée, les représentations du monde. Issue de la soviétologie nord-américaine, l'étude la subjectivité soviétique a montré la limite de cette domination, de ce contrôle voulu total, laissant au contraire apparaître les signes de résistance au modèle, de conformation volontaire, l'autonomie des sujets

⁶³ V. Serge à H. Poulaille, Orenbourg, s.d. [1933]. Première lettre destinée à H. Poulaille depuis Orenbourg.

⁶⁴ La dernière lettre à Martinet est datée du 17 novembre 1934; à H. Poulaille du 13 novembre 34; à Pierre et Jenny Pascal, du 23 février 1934.

⁶⁵ Lettre adressée à Magdeleine et Maurice Paz, Jacques et Clara Mesnil, Marcel Martinet, cit., pp. 175-176.

soviétiques. L'isolement de Victor Serge favorise la manifestation de la subjectivité, «produit du rapport réflexif de soi à soi»⁶⁶, et sa correspondance constitue une source singulière qui laisse entrevoir l'intime sans le révéler, les prisons et les échappatoires, la déroute et la réélaboration du moi.

Victor Serge note en 1932 à propos de la persistance de la pensée bourgeoise dans la littérature de gauche française que «Le plus grave, c'est la captivité intérieure de l'écrivain»⁶⁷. Depuis 1928, les prisons physiques et mentales enserrent l'homme de plume et le militant. Les lettres qui précèdent son arrestation en 1933 rendent compte de cet étouffement progressif. Il y mentionne fréquemment sa propre expérience de l'emprisonnement au début du siècle qui lui inspire également un roman publié dans ces mêmes années – *Les hommes dans la prison*⁶⁸. Dès 1930 il se plaint de l'impossibilité de discuter librement avec des camarades, de ne pouvoir «entendre une voix vivante» mais ses «anciennes habitudes d'encellulé» lui permettent néanmoins de travailler⁶⁹. Un mois plus tard, la situation semble s'être dégradée: «Pour moi l'existence m'est à peine, à grand peine, tenable. Et je ne sais pas combien de temps cela pourra durer». Il désire seulement «revoir certains camarades et amis en France»⁷⁰. En avril 1931, il évoque «la solitude, l'absence de distraction et de détente, la grisaille d'une existence qui rappelle souvent une de prisonnier»⁷¹. A Henry Poulaille, en parlant de son travail, il fait une allusion à sa situation: «C'est aussi dure que de sortir de taule. Et l'on se sent logé à la même enseigne»⁷². Tout comme des criminels sortis de prison, Victor Serge et son entourage sont devenus des parias et se trouvent en marge de la société. L'identité sociale que lui assigne la société soviétique ne correspond plus avec son identité réelle. A la prison faite de murs succède une prison identitaire, conséquence de l'oppression sociale et du rétrécissement chaque jour de ses contacts avec l'Occident, avec la vie, par la censure de son courrier. Début 1932, «rien n'arrive, c'est inouï»⁷³ et à la fin de l'année il «approche de l'étranglement complet»⁷⁴. Il fait dans ses

⁶⁶ F. Tarragoni, *Sociologies de l'individu*, Paris, La Découverte, 2018, p. 111.

⁶⁷ Serge, *Littérature et révolution*, cit., p. 35.

⁶⁸ Publié chez Rieder en 1930.

⁶⁹ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 24 août 1930.

⁷⁰ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 17 septembre 1930.

⁷¹ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 29 avril 1931.

⁷² V. Serge à H. Poulaille, Leningrad, 6 décembre 1931.

⁷³ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 16 janvier 1932.

⁷⁴ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 13 décembre 1932.

lettres des allusions assez claires à la répression, à la rupture des liens avec l'extérieur mais également à l'existence quotidienne rendue plus pénible par l'absence de travail et donc d'argent et de vivres. La collectivisation forcée de l'agriculture et la répression des classes indésirables et notamment des paysans riches (koulaks), causent la Grande famine (1932-1933) qui s'abat sur les campagnes et en particulier sur l'Ukraine, le Kazakhstan et le Caucase du Nord et, à moindre mesure, sur les capitales soviétiques⁷⁵. En janvier 1933, Serge et sa famille risquent «à tout moment d'être privés littéralement de tout»⁷⁶. Lorsque Pierre Pascal quitte la Russie, tout en se réjouissant pour son ami, Victor Serge ne cache pas son appréhension: «Je perds ici un ami unique, ma solitude s'épaissit redoutablement»⁷⁷. La lettre est une manière de communiquer par écrit et dans l'absence de l'autre», elle vise à «combler l'absence, rompre le silence, signifier le lien, avoir prise sur l'existence»⁷⁸. Ces fonctions de l'épistolaire deviennent cruciales dans l'isolement.

La lettre-testament envoyée à ses amis en février 1933 exprime une profonde angoisse «pas un camarade; tous ceux avec qui j'ai été lié, déportés, emprisonnés, morts, perdus. L'impossibilité d'entretenir une correspondance tant soit peu vivante ici ou avec vous. Un boycottage complet, m'interdisant toute activité intellectuelle ici. La difficulté énorme, et qui risque de devenir insurmontable, de continuer à écrire. [...] la réalité environnante est si oppressante que *j'ai peur*⁷⁹ de l'aborder». Outre cette scène désolante, où évoluent «des gens sinistres» Victor Serge décrit la terreur d'un homme privé de son intimité – «chaque lettre ouverte, chaque conversation téléphonique épiée, chaque visite observée» – et survit dans un monde hostile car «depuis “l'affaire Roussakov” [...] nous vivons entourés d'une mafia de corridor qui se sent assurée de l'impunité». L'homme traqué sent planer sur lui la menace de l'élimination physique «aujourd'hui, j'en arrive à me demander parfois si nous ne devons pas finir assassinés ainsi [d'une

⁷⁵ Ducoulombier, *Histoire du communisme au XX^e siècle*, cit., pp. 33-34; cfr. A. Graziosi, *Les famines soviétiques de 1931-1933 et le Holodomor ukrainien. Une nouvelle interprétation est-elle possible et quelles en seraient les conséquences?*, in «Cahiers du monde russe», XLVI, 2005, 3, pp. 453-472; Id., *Histoire de l'URSS*, cit., pp. 68 et suiv. et pp. 460-461.

⁷⁶ V. Serge à M. Martinet, Moscou, 27 janvier 1933.

⁷⁷ *Ibidem*.

⁷⁸ C. Dauphin, *Les correspondances comme objet historique. Un travail sur les limites*, in «Sociétés & Représentations», XIII, 2002, 1, p. 44.

⁷⁹ Souligné par lui.

balle] ou autrement»⁸⁰. La répression soviétique vise à écarter l'individu désigné comme contre-révolutionnaire, mais Victor Serge est trop connu à l'étranger pour pouvoir être supprimé. Il s'agit plutôt de détruire ses liens interpersonnels⁸¹ par le contrôle du courrier et par l'éloignement physique des centres urbains et de l'empêcher de recevoir de l'argent de l'extérieur si bien que «c'est à croire qu'on veut l'affamer systématiquement»⁸².

Le jour du départ de Pascal, Serge est de nouveau arrêté et quelques temps plus tard, il est contraint de prendre demeure à Orenbourg⁸³, où il résidera pendant trois ans. Il se rappelle avoir pris connaissance de sa condamnation avec «la colère de l'impuissance» et de «la joie, car la déportation c'était quand même le grand air, le ciel libre sur la tête»⁸⁴. En effet, l'isolement à Orenbourg soulage quelques peu le prisonnier, lui permet d'échapper à l'atmosphère anxiogène des villes et à la surveillance quotidienne. «Nous nous sentons à pas mal de lieues de la civilisation, mais le climat est bon», écrit-il à Jenny en août. Ce changement de climat semble d'ailleurs avoir un effet bénéfique sur sa femme «le grand calme ici lui fait un bien réel: ni téléphone, ni de radio, ni gazette, ni cuisine [...] une solitude absolue»⁸⁵. Cette impression de pouvoir respirer, se retrouver soi-même dans l'isolement s'avère illusoire. Victor Serge refuse de réintégrer le parti et ne reçoit donc pas de travail⁸⁶. Orenbourg est durement touchée par la famine et Victor Serge assiste au spectacle désolant des enfants affamés, de la population pour moitié alcoolique, des «familles kirghizes, couchées en tas, mour[ant] lentement de faim»⁸⁷. Chacun doit veiller sur sa ration de pain, mais aussi sur tous les objets du quotidien.

A cet emprisonnement physique se juxtaposent des prisons intérieures. Ses mémoires transmettent une expérience de la déportation qui contraste avec ce qui est exprimé dans sa correspondance de l'époque. Serge est peu enclin

⁸⁰ Lettre adressée à Magdeleine et Maurice Paz, Jacques et Clara Mesnil, Marcel Martinet, cit., pp. 171-173.

⁸¹ M. Griesse, *Enjeux historiques des journaux et de la correspondance dans la réécriture de l'histoire de la révolution sous Staline*, in «Cahiers du monde russe», L, 2009, 1, p. 98.

⁸² J. Mesnil à Pierre Pascal, 6 février 34.

⁸³ L'adresse indiquée est d'abord 33 rue Kavalerskaya puis au 63 de la même rue par son fils Vlady (Vladimir Kibaltchitch au secrétaire général du Comité Internationale de secours aux enfants, Orenbourg, 7 juin 1935).

⁸⁴ Serge, *Mémoires*, cit., p. 372.

⁸⁵ V. Serge à Jenny, Orenbourg, 21 août 1933.

⁸⁶ Serge, *Mémoires*, cit., pp. 334-337 et 382.

⁸⁷ Ivi, p. 378.

à parler de lui-même⁸⁸ et ses lettres nous livrent une facette de l'intime peu présente dans ses écrits publics. La correspondance qu'il entretient avec les époux Pascal, retournés en France au début de l'année 1933 après 18 ans de vie (16 pour Eugénie) en Urss⁸⁹ donne des informations essentielles sur le quotidien de la famille à Orenbourg. Serge maintient une relation épistolaire privilégiée avec sa belle-sœur Eugénie dite Jenny qui bénéficie d'une ribambelle de surnoms affectueux et pour laquelle il a, semble-t-il plus de tendresse et davantage de facilité à communiquer car «les incidents politiques sont plus rares» qu'avec son ami Pierre Pascal⁹⁰. Sa compagne Liouba et leur fils Vladimir âgé de 13 ans⁹¹ le rejoignent à l'été 1933. Liouba annonce son départ à sa sœur Jenny et son beau-frère, Pierre Pascal, en juin 1933, exprimant une forte inquiétude pour Victor⁹². Celui-ci l'a appelée à ses côtés, ce que semble lui reprocher Jenny. Liouba ne peut néanmoins vivre sans son appui et «malgré mes défauts je suis encore le meilleur de ces appuis et celui qu'elle préfère»⁹³. Néanmoins, à Orenbourg, le «manque total de détente, distraction ou relation réconfortante»⁹⁴ ne favorise pas la guérison de la jeune femme, terrassée par une lourde crise à l'automne 1933. La souffrance de son amie participe à l'emprisonnement intérieur de Serge, à son repli sur la sphère de l'intime. Dans les lettres adressées aux Pascal, le lecteur observe également le jeune Vlady grandir «d'une manière désespérante» et se montrer «résistant» et courageux face aux revers de l'existence⁹⁵. Il doit en effet affronter le décès de son grand-père, victime d'une crise cardiaque le 14 janvier 1934. La mort s'introduit dans le quotidien de cette famille, angoissante et indicible. Serge transmet cette triste nouvelle à ses amis mais il semble incapable de l'annoncer à sa femme, craignant que ce deuil ne provoque la dégradation de son état psychique⁹⁶. Depuis ce moment, les lettres ne parlent plus que de la vie courante et donc de l'état de

⁸⁸ Ivi, p. 468.

⁸⁹ Moscou, 27 janvier 1933; Coeuré, *Pierre Pascal: la Russie entre christianisme et communisme*, cit., pp. 279-282.

⁹⁰ Coeuré, *Pierre Pascal*, cit., p. 235.

⁹¹ Vladimir Kibaltchich est né le 15 juin 1920 à Petrograd.

⁹² Liouba à Pierre et Jenny Pascal, Leningrad, 20 juin 1933.

⁹³ V. Serge à Jenny, Orenbourg, 21 août 1933.

⁹⁴ V. Serge à M. Martinet, retranscrit par ce dernier dans une lettre destinée à P. Pascal, 31 décembre 1933.

⁹⁵ V. Serge à Jenny, Orenbourg, 10 novembre et 22 décembre 1933 et 28 janvier 1934.

⁹⁶ V. Serge à M. Martinet, 20 janvier et 19 février 1934; à H. Poulaille, 6 février 1934; à Jenny, 28 janvier et 22 février 1934.

Liouba. La société soviétique invite «à mettre en sourdine les angoisses individuelle», note Fiamma Lussana, et la maladie psychique est le signe d'une «fracture entre la raison et les sentiments, de la fracture pathologique qui marque la vie des émigrés politiques»⁹⁷. Serge évoquera cette fracture infligée par la société soviétique à sa femme dans un poème écrit à Orenbourg – «On a bien tort de dire que les idées des fous ne sont point raisonnables, parce qu'elles dépassent nos communes raisons de faire des choses absurdes [...] nos raisons d'échapper à l'angoisse authentique»⁹⁸. La folie est magnifiée comme l'échappatoire de Liouba, mais Serge ne peut se permettre de perdre la raison. Sa «grande malade» l'absorbe et dès la fin de l'année 1933 il constate que «désormais le rythme de sa vie est aussi le nôtre»⁹⁹. Infirmier de substitution, il n'a plus la liberté de travailler à ses écrits: «Il faut que je fasse tout, tout le temps, à commencer par la cuisine [...] j'ai passé 15 jours sans m'asseoir à une table de travail»¹⁰⁰. Le déséquilibre de sa femme aggrave l'oppression du confinement: son état «est terrible, navrant et nous tarade les nerfs, rivés que nous sommes les uns aux autres dans une impuissance totale contre le mal»¹⁰¹. Son impuissance face à la maladie de sa femme lui rappelle chaque jour, douloureusement, son statut de prisonnier. A mesure que la situation s'aggrave, le monde qui l'entoure s'assombrit et devient presque infernal: «Ma femme semble en proie à un processus schizophrénique que la traumatisation ininterrompue ne cesse d'aggraver», elle «[dé]périt, souffre énormément et fait de notre intérieur de Robinsons un modeste succédané de l'enfer»¹⁰². La détresse des autres l'oblige à être fort pour tous et à être seul détenteur de la vérité. A sa femme, il cache la mort du père et à son «meilleur copain» d'Orenbourg mourant d'un cancer, il en arrive à lui «cacher la vérité»¹⁰³. Son emprisonnement intérieur est le résultat de ces vérités qu'il ne peut dire aux autres malades, trop faibles pour l'entendre, et aux autres hors de l'Urss parce qu'il en est empêché par la censure. Dans ce contexte, les lettres ont une fonction vitale «dans la grande

⁹⁷ F. Lussana, *Lettere dalla Russia. Vivere o morire di comunismo negli anni Trenta*, in «Studi Storici», XLV, 2004, 4, pp. 927-928. Elle tire ces réflexions du cas de Sergio, fils du militant communiste italien Paolo Robotti, émigré en Urss, diagnostiqué schizophrénique.

⁹⁸ V. Serge, *Tête à tête*, Orenbourg, 1935, publié dans *Résistance*, «Les Humbles», 1938, 11-12, *Cahiers Henry Poulaille*, cit., p. 191.

⁹⁹ V. Serge à Jenny, 22 décembre 1933.

¹⁰⁰ V. Serge à Jenny, 22 février 1934.

¹⁰¹ V. Serge à H. Poulaille, 20 juillet 1934.

¹⁰² V. Serge à H. Poulaille, Orenbourg, 7 août 1934.

¹⁰³ V. Serge à M. Martinet, Orenbourg, 27 juillet 1934.

expérience que je poursuis, la seule chose raffermissante, c'est l'élément d'amitié ou de solidarité qui me vient de très loin – géographiquement – et sans lequel il y a longtemps que j'aurais fini mon bout de chemin en ce bas monde»¹⁰⁴, écrit-il à Poulaille. Fenêtre sur l'extérieur, la correspondance est un souffle de liberté.

«Que faire?». Cette interrogation taraude Victor Serge tout au long de son itinéraire politique¹⁰⁵. Fils de militants révolutionnaires populistes russes, il s'est formé par lecture du *Que faire?* de Nikolaï Tchernychevski¹⁰⁶, puis du *Que faire?* de Lénine¹⁰⁷ qui prenait acte de l'échec des populistes russes. Victor Serge a fait le deuil de son passé anarchiste et a consciemment choisi le communisme soviétique qu'il considérait comme la meilleure réponse à cette question existentielle du militant. Il associe tout au long de sa vie la révolution, qui contient en elle-même l'idée de lutte intérieure, à l'incertitude¹⁰⁸. Cela confère à cette dernière «une grandeur tragique»: «l'adhésion à une nécessité supérieure inévitable mais terrible et douloureuse, comporte une grande part de sacrifice et dont les fruits matériels ne sont que promis¹⁰⁹». Il craint ensuite que la révolution soit «trop cruelle avec ses contradictions internes, sans lesquelles on ne la conçoit pourtant pas»¹¹⁰. La «fidélité paradoxale»¹¹¹ de Serge à l'institution communiste rend la rupture d'autant plus douloureuse et ses lettres révèlent combien sa survie dépend du maintien d'une activité collective et critique, militante¹¹². L'échec de l'oppo-

¹⁰⁴ V. Serge à H. Poulaille, Orenbourg, 28 mai 1934.

¹⁰⁵ La question est déjà présente dans une lettre du 25 mars 1922 de V. Serge à Jenny, alors que Serge, communiste, était la cible des critiques des anarchistes européens: «Que faire? [...] se respecter assez soi-même pour ne pas injurier ceux qui nous injurient et ne pas opposer vilénie à vilénie».

¹⁰⁶ N. Tchernychevski, *Que faire? Les Hommes nouveaux*, Paris, Éditions des Syrtes, 2000 (titre original: *Что Делать?*, 1863)

¹⁰⁷ V.I. Lénine, *Que faire?*, 1^{re} éd. *Что Делать? Наболевшие вопросы нашего движения*, Stuttgart, Verlag von J.H.W., Dietz Naschf, 1902.

¹⁰⁸ P. Sedgwick, *The Unhappy Elitist Victor Serge's Early Bolshevism*, in «History Workshop Journal», XVII, 1984, 1, p. 54.

¹⁰⁹ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 20 février 1931.

¹¹⁰ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 29 avril 1931.

¹¹¹ Cfr. Y. Raison du Cleuziou, *Des fidélités paradoxales: recomposition des appartenances et militantisme institutionnel dans une institution en crise*, in *Sociologie de l'institution*, Paris, Belin, 2011, pp. 267-290.

¹¹² A ce sujet nous renvoyons au bel article de F. Godicheau, *Militer pour survivre. Lettres d'anarchistes français emprisonnés à Barcelone (1937-1938)*, in «Sociétés & Représentations», XIII, 2002, 1, pp. 140 et suiv.

sition trotskyste en Urss, la répression qui le touche personnellement dans les années 1928-1936, le contexte politique russe mais aussi international et notamment la montée du nazisme en Allemagne confèrent au «Que faire?» une dimension dramatique. La réflexion sur la fonction et la forme de la littérature – «je pense de plus en plus que tout est à recommencer par la base, donc, sous une cert.[ain] angle, par la formation des caractères»¹¹³ – aboutit à une remise en question de l'action politique à laquelle il ne trouve pas de réponse. En juillet, il confie ses inquiétudes à Martinet face au «triomphe pour des années de la plus noire réaction au cœur de l'Europe» et s'attriste de la «baisse du prix de la vie humaine» de «l'écrasement des espérances ouvrières pour tout une époque» avant de conclure que «le mal est pour l'heure sans remède»¹¹⁴. Une fois à Orenbourg, il semble affronter son isolement avec résignation, «puisque'il n'y a rien à faire»¹¹⁵.

Sa construction identitaire est tellement liée à la révolution soviétique qu'envisager la déconvenue non seulement de cette dernière mais aussi de l'Opposition, entraîne une remise en question de soi¹¹⁶. En considérant l'effet de la subjectivisation soviétique, le travail sur soi et les réflexions sur l'identité individuelle qui l'accompagnent, l'historien Jochen Hellbeck faisait l'hypothèse que les citoyens soviétiques n'avaient «pas d'autre choix que d'être conscients de leur moi comme d'une catégorie politique distincte, comme sujet personnel identitaire susceptible d'être soumis à l'examen public, comme une entité qui pouvait être modelée et améliorée par un travail sur soi-même»¹¹⁷. Victor Serge est désigné comme contre-révolutionnaire. Il tente de combattre l'identité sociale qu'on lui attribue et de défendre son moi révolutionnaire face à la force de subjectivisation de la société soviétique. Le repli progressif sur l'écriture pourrait indiquer une tentative de réélaboration identitaire. Sheila Fitzpatrick distingue l'auto-identification (*self-identification*), un processus de labélisation dont l'objectif peut être instrumental, et la conscience de soi (*self-understanding*) ou la croyance que le moi est

¹¹³ V. Serge à Marcel Martinet, Leningrad, 17 septembre 1930.

¹¹⁴ V. Serge à Marcel Martinet, Moscou, 19 juillet 1932.

¹¹⁵ V. Serge à Marcel Martinet, Orenbourg, 11 décembre 1933.

¹¹⁶ M. Griesse, *Enjeux historiques*, cit., p. 95.

¹¹⁷ J. Hellbeck, *Working, Struggling, Becoming: Stalin-Era Autobiographical Texts*, in *Parler de soi sous Staline. La construction identitaire dans le communisme des années 1930*, éd. par B. Studer, B. Unfried, I. Herrmann, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme («Série Colloquium»), 2002, p. 187, cité par C. Depretto, *La «Soviet Subjectivity»: le journal personnel comme laboratoire du moi dans l'URSS stalinienne*, in *Le sujet communiste*, cit., p. 23.

comme on l'entend, comme deux facettes complémentaires de l'identité¹¹⁸. La seconde reste un mystère pour l'historien que même les lettres, qui sont un discours tributaire des représentations collectives, ne peuvent révéler. «La correspondance rend visible l'intime sans le donner»¹¹⁹. En écrivant ses lettres, Serge doit prendre en compte la censure et les relations à autrui et présente donc une identité construite et en partie fictive. La difficulté à accorder les deux facettes de son identité conduit à un ébranlement du moi militant. La perte de sens politique est corrélative à une vision de l'avenir sombre et sans issue. L'entre-deux-guerres est une période où la lecture du passé se charge de nouvelles interrogations et l'idée du futur devient angoissante¹²⁰. La montée du nazisme en Allemagne, la collectivisation forcée et, à partir de 1934, la grande terreur politique qui sévit en Urss contribuent au désespoir du militant. Pour Serge «tout est mis en question» à mesure que ses convictions communistes se brisent contre les flots de la répression et que l'écart entre la révolution désirée et la réalité soviétique s'élargit. De cette remise en cause de l'engagement émerge une certitude: il faut se tourner vers l'homme. Il l'exprime à demi-mots à Marcel Martinet après la mort de Jacques Robertfrance en 1932: «Je pense que la rév[olution] et le mouvement rév[olutionnaire] doivent retrouver l'homme, lui rendre toute sa valeur» au risque de perdre quelque chose d'essentiel¹²¹. L'humanisme que professe Serge à partir des années 1930 est un «humanisme prolétarien» qu'il prend soin de distinguer de «l'humanisme bourgeois» et définit surtout par ce qu'il n'est pas («bourgeois», naïf, «idéaliste»...), sans lui attribuer d'autres caractéristiques que «plus large», «véridique, viril, novateur, héroïque»¹²². A Orenbourg, les lettres à Henry Poulaille révèlent son détachement d'une certaine forme de politique: «Je suis de plus en plus écœuré de la petite polit[ique], des politiciens, de plus en plus attaché à tout autre chose, car les vraies valeurs rév[olutionnaires] du présent sont ailleurs»¹²³. Cet «autre chose», cet «ailleurs», montrent à quel point l'humanisme de Serge reste

¹¹⁸ Fitzpatrick, *Tear Off the Masks!*, cit., p. 9.

¹¹⁹ Dauphin, *Les correspondances comme objet historique*, cit., p. 48.

¹²⁰ Lussana, *Lettere dalla Russia*, cit., p. 914.

¹²¹ V. Serge à M. Martinet, Moscou, 21 novembre 1932.

¹²² Serge, *Littérature et révolution*, cit., pp. 38 et 93-94.

¹²³ V. Serge à H. Poulaille, Orenbourg, 28 avril 1934. Une lettre du 22 avril exprime une opinion similaire: «De plus en plus je suis dégoûté de ce qu'on appelle de coutume la polit(ique), de plus en plus attaché à des valeurs plus hautes et que l'on ne saurait ni troquer contre un plat de lentilles ni retourner comme un vieux gant».

abstrait. Après sa rupture avec le communisme soviétique, il se montrera incapable de théoriser une véritable alternative politique.

En avril 1936, il est autorisé à quitter l'Urss avec sa famille. Son affliction ne disparaît pas avec sa liberté retrouvée alors qu'il assiste, impuissant, à la grande terreur soviétique, à l'inertie des intellectuels et à «la défaite de l'Occident»¹²⁴. Sa détresse se lit dans la question qu'il adresse à Poulaille: «Que faire, nom de Dieu, que faire?»¹²⁵.

4. *Correspondance, littérature, témoignage. L'engagement retrouvé.* Dans ses mémoires, Victor Serge date de sa sortie de prison, en avril-mai 1928, suivi d'un séjour à l'hôpital dû à une occlusion intestinale, sa révélation sur littérature: «Si par hasard, me dis-je, je survis, il faudra finir vite les livres commencés, écrire, écrire...». Il construit dès lors, le plan d'un «ensemble de romans-témoignages sur [son] temps inoubliable» et la littérature, qui avait jusque-là été une chose secondaire, passe au premier plan. Son engagement «dans la Révolution russe» avait signifié pour lui renoncer à l'écriture. Il le justifie en invoquant, d'une part, un «devoir dicté par l'histoire même», c'est-à-dire par son travail de révolutionnaire professionnel dans un temps où il fallait avant tout défendre le premier état socialiste, et, d'autre part, la difficulté à écrire ce qu'on lui demande. Outre sa production littéraire, Victor Serge participe à l'élaboration d'une histoire militante des premières années du régime soviétique et *L'An I de la révolution russe*¹²⁶ paraît en France au début des années 1930. Ce travail d'historien le frustre car il manque de matériel et ne peut y «montrer suffisamment les hommes vivants». L'écriture ou plutôt le métier d'écrivain met à jour la «dissonance» entre sa pensée et son devoir communiste¹²⁷. Dans ses carnets il reviendra également sur ce tournant décisif (1927-28) qui le décide de se consacrer à l'histoire et la littérature: «Devoir du témoin, pensais que l'activité intellectuelle resterait la seule possible. Devant la dégénérescence du Komintern, effrayé par la somme de travail perdue»¹²⁸. Les lettres de l'époque révèlent que cette prise de conscience est graduelle entre 1928 et 1933, tout comme la rupture de Serge avec le régime soviétique. La lettre-testament de 1933 est elle aussi

¹²⁴ Titre du chapitre IX: *La défaite de l'Occident*, in Serge, *Mémoires*, cit., p. 407.

¹²⁵ V. Serge à H. Poulaille, [s.d.] 31 août 1936.

¹²⁶ V. Serge, *L'An I de la Révolution russe*, Paris, La Librairie du Travail, 1930.

¹²⁷ Serge, *Mémoires*, cit., pp. 327-328.

¹²⁸ V. Serge, *Cinquante et un ans – Bilan d'un effort de pensée claire* (janvier 1942), in Id., *Carnets (1936-1947)*, Marseille, Agone, 2012, p. 152.

une forme de témoignage – «je voudrais alors que ma voix soit entendue par quelques-uns au moins»¹²⁹ – qui consiste à dire la vérité sur l'Urss, sur cette «évolution funeste» du régime qui s'achève au moment de l'écriture. Ses réflexions sur la littérature rendent mieux compte de ce changement. Victor Serge ne se retrouve pas totalement dans la littérature prolétarienne, telle que pensée par Poulaille¹³⁰, et assurément pas dans la récente littérature soviétique que Serge critique âprement pour son dogmatisme¹³¹. Désignant en février 1931 la prose des écrivains officiels comme une «idyllique» voire idéaliste «pâte de guimauve»¹³², en mars, il partage avec Poulaille son dépit face à l'Union des écrivains soviétique «des gens extrêmement bornés, sectaires quand ils sont de bonne foi, ignares et ronds-de-cuir quand ils ne sont pas même de bonne foi, et qui appliquent en toute matière ce qu'ils pensent être une ligne générale». Il ajoute qu'il ne veut pas s'en mêler, «étant par trop fixé depuis longtemps»¹³³. La culture socialiste devient selon lui «une imagerie d'Épinal aussi grossière que l'autre [bourgeoise?], au bourrage de crânes, aux proses officielles, etc. et c'est plus que lamentable: abêtissant et démoralisant»¹³⁴. Serge apprécie de nombreux écrivains soviétiques, comme Boris Pilniak, ou Evgueni Zamiatine – mais l'aridité et le caractère contre-productif du réalisme socialiste l'incitent à s'écarter de ce champ littéraire, dont il est par ailleurs exclu¹³⁵. A propos de Romain Rolland et de son «acceptation de la violence rév[olutionnaire]», c'est-à-dire de sa défense inconditionnelle de l'Urss, Victor Serge évoque sa théorie du double devoir envers la révolution «qu'il faut [...] défendre à l'extérieur contre ses ennemis à l'intérieur contre elle-même, car jamais elle n'est pure, car il y a aussi en elle des puissances de réaction et rudement dangereuses»¹³⁶. Andrea Cavazzani parle à ce propos d'«une vision de la contradiction comme essence de tout processus historique»¹³⁷. En 1931, Serge confie ses doutes à

¹²⁹ Lettre adressée collectivement à Mdg. et M. Paz, cit., p. 173.

¹³⁰ Cf. Morel, *Le roman insupportable*, cit., p. 309.

¹³¹ Cfr. Racine, *Victor Serge. Correspondances d'URSS*, cit., pp. 80-81.

¹³² V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 20 février 1931.

¹³³ V. Serge à H. Poulaille, 12 mars 1931.

¹³⁴ V. Serge à M. Martinet, 31 mai 1931.

¹³⁵ Dans la même lettre, il constate qu'aucun de ses romans ne peut paraître en russe à cause de «Lebureaux», c'est-à-dire des bureaucrates soviétiques.

¹³⁶ V. Serge à M. Martinet, 20 février 1931. Cette théorie est exposée dans Serge, *Littérature et révolution*, cit., pp. 77-78.

¹³⁷ A. Cavazzini, *Les solutions humaines. Victor Serge dans le XX^e siècle*, in «Cahiers du Grm», V, 2014, 6, p. 9.

Marcel Martinet concernant les efforts de son ami Poulaille «Plus je m'en convaincs plus je juge grave le problème de la littér[at]ure] dite prolétarienne et je comprends très bien au fond, l'effort absurde et mutilateur des administrateurs rév[ol]utionnaires] qui s'acharnent à prescrire l'optimisme, [passage illisible]. Bref à prêcher les vertus d'une bonne littérature de guerre. Quel vaste cercle vicieux»¹³⁸. Cet effort absurde et mutilateur serait celui des soviétiques. Serge apparaît tiraillé entre ses convictions personnelles (trotskystes, le rejet de la direction politique actuelle) et le nécessité de participer à l'effort de guerre (politique) avec l'Union soviétique, c'est-à-dire de ne pas trahir la révolution, de ne pas détruire les bolcheviks¹³⁹. Le «cercle vicieux» illustre d'une part l'impossibilité de remplir ce «double devoir envers la révolution», mais également un sentiment d'impuissance face à un problème irrémédiable. Lutter contre l'évolution actuelle du régime, équivaut à mettre en péril l'ensemble de l'expérience révolutionnaire. Serge prend progressivement conscience de cet état de fait et est amené, sous les coups de la répression, à faire un choix.

Ses réflexions sont en grande partie contenues dans son essai *Littérature et révolution*, paru en 1932 à la librairie Valois, l'éditeur de «Nouvel Age». Nous y retrouvons de nombreux éléments auxquels Serge fait allusion dans ses lettres. Une littérature révolutionnaire poserait «les grands problèmes de la vie moderne, s'intéresserait au destin du monde, connaîtrait le travail et les travailleurs, en d'autres termes découvrirait les neuf dixièmes jusqu'à présent ignorés de la société». L'écrivain a une «fonction idéologique» et doit en ce sens «servir quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes», exprimer ce que les masses ne savent pas exprimer elles-mêmes¹⁴⁰. Victor Serge fustige les «doctrinaires», les «politiciens» et leur oppose «la sincérité des œuvres», car il faut moins craindre «la confusion dans les idées que la stérilité et le vide»¹⁴¹. En somme, les errements, les erreurs, les échanges avec les autres

¹³⁸ V. Serge à M. Martinet, [Leningrad?], 4 décembre 1931.

¹³⁹ Dans son essai de 1929, il réaffirmait sa fidélité à la révolution et désigne les ennemis intérieurs à combattre: «Rien n'est plus nécessaire au salut de la révolution que la répression de la contre-révolution. Autre chose est de se qualifier arbitrairement de contre-révolutionnaires entre frères ennemis [...]. Dans le premier cas, on défend la révolution. Dans le second, on l'affaiblit»: P. Israti [V. Serge], *Soviets 1929*, Paris, Rieder, 1929, pp. 142-143.

¹⁴⁰ Serge, *Littérature et révolution*, cit., pp. 19, 25-26.

¹⁴¹ Ivi, pp. 29-32. Victor Serge résume ses positions quelques années plus tard dans une lettre d'Orenbourg destinée à Poulaille, 28 avril 1934: «Demandons à l'écriv [ain] de la sincérité, de la spontanéité, de la vérité; et demandons lui aussi d'avoir des convictions, d'apparte-

et surtout avec ceux dont on ne partage pas l'opinion, sont essentiels à la réalisation d'une bonne littérature. Victor Serge s'y excuse – «que le lecteur veuille croire que je cherche à m'exprimer dans tout cela avec la plus grande modération» – et se défend de vouloir attaquer le communisme – car nous sommes devant l'expérience [...] d'une jeune classe encore faible dans sa victoire¹⁴². Il faut lutter contre les «germes destructeurs» que la révolution porte en elle mais continuer à la défendre.

Dans sa correspondance, certains indices dévoilent les doutes de Serge quant à l'évolution du régime. A propos de *Ville conquise*, il écrit à Martinet «Je vois par contre triompher maintenant une idée de la rév[olution] que je trouve malsaine et même funeste»¹⁴³. Les discussions sur la littérature permettent à Victor Serge d'exprimer ses inquiétudes sur l'évolution politique du régime soviétique. Ainsi, la phrase «la terreur est l'arme de la révolution aux abois»¹⁴⁴ peut tout à la fois désigner la terreur rouge de la guerre civile évoquée dans son roman mais également la situation du début des années 1930. Son désir d'une littérature nouvelle et distincte de la littérature soviétique est la conséquence d'une remise en question de son propre engagement.

C'est surtout au début des années 1930 que la littérature devient pour Serge une nouvelle arme politique, un moyen d'expression alternatif, ainsi qu'il l'écrit à Martinet: «J'ai préféré me consacrer entièrement à des activités plus directement révolutionnaires, ce n'est que réduit à une passivité extérieure absolue que je suis revenu à l'expression littér.[aire] qui commence à me passionner maintenant»¹⁴⁵. L'opposition politique est aussi une opposition culturelle dont le succès est assuré par la publication de ces romans. Alors que l'étau de la répression se resserre autour de Victor Serge, son expression littéraire est également bâillonnée. Au printemps 1932, il s'attèle à la préparation d'un nouvel ouvrage, dont le titre provisoire est «Les hommes dans la tourmente»¹⁴⁶. La trame de ce nouveau roman s'inspire de son expérience de militant anarchiste. Moins d'un an plus tard, Victor Serge est

nir par ses convictions au prolét. Le reste lui sera donné par surcroît, et j'aime mieux des contradictions dans une œuvre vivante que la plus belle rigueur architecturale d'une œuvre desséchée».

¹⁴² Ivi, pp. 67 et 76.

¹⁴³ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 20 février 1931.

¹⁴⁴ *Ibidem*.

¹⁴⁵ V. Serge à M. Martinet, 19 septembre 1930.

¹⁴⁶ V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 8 avril 1932.

arrêté puis déporté à Orenbourg. Il confie à l'automne 1933 Jenny qu'il a hâte de se débarrasser de ses «souvenirs de la bande à Bonnot»¹⁴⁷. Par chance, l'ébauche du manuscrit, confisquée par le Guépéou, lui est restituée à Orenbourg, accompagnée de sa machine à écrire¹⁴⁸ et l'ouvrage est finalement achevé au printemps 1934. Le roman est décrit comme «un livre très lourd»¹⁴⁹ à Henry Poulaille tandis qu'à Marcel Martinet il écrit que finir *Les hommes perdus* lui «pèse plus qu'[il] ne saurai[t] dire»¹⁵⁰ et lui provoque «une peine infinie»¹⁵¹. Le fait même d'écrire devient pesant, pénible et il en sort «comme d'un cauchemar» car, explique-t-il, il s'efforce «de faire vivre des hommes qui se sont perdus de la façon la plus navrante, tout cela tournant sans arrêt autour du suicide, de la prison et de la guillotine»¹⁵². Le travail de l'écrivain est également contrarié par la dégradation de ses conditions d'existence (la détresse psychologique de sa femme et les problèmes financiers) alors que la publication du roman représente sa «seule base matérielle pour un avenir rapproché»¹⁵³. L'affliction que provoque *Les Hommes perdus* est renforcée par la perte du manuscrit lui-même. Le 20 mai, Serge expédie son manuscrit à Romain Rolland, destinataire jugé sûr car apprécié des soviétiques¹⁵⁴. Il est chargé de faire le lien avec Rieder, la maison d'édition ayant un droit de préférence sur les deux prochains ouvrages de Serge¹⁵⁵. Celui-ci réitère à trois ou quatre reprises ses envois, («4 plis recommandés»), mais le manuscrit est retenu par le *Glavlit*, le service de censure, et ne parvient jamais à Rolland¹⁵⁶. Ce «travail d'un an» est désigné comme un détenu – «mes manuscrits sont toujours en souffrance»¹⁵⁷. En août, la disparition du manuscrit décourage l'écrivain qui en vient à remettre en question sa capacité à écrire¹⁵⁸. En effet, «travailler sans relâche en se demandant si tout

¹⁴⁷ V. Serge à Jenny, 10 novembre 1933.

¹⁴⁸ Serge, *Mémoires*, cit., p. 383.

¹⁴⁹ V. Serge à H. Poulaille, Orenbourg, 22 avril 1934.

¹⁵⁰ V. Serge à M. Martinet, 8 mars 1934.

¹⁵¹ Ivi, 17 avril 1934.

¹⁵² V. Serge à H. Poulaille, Orenbourg, 28 avril 1934.

¹⁵³ *Ibidem*.

¹⁵⁴ V. Serge à H. Poulaille, 28 mai 1934 et à Marcel Martinet, 9 juin 1934.

¹⁵⁵ V. Serge à Jenny, Orenbourg, 10 novembre 1933.

¹⁵⁶ V. Serge à H. Poulaille, 15 juin 1934; note de J. Rièrre in *Cahiers Henry Poulaille*, cit., p. 71; voir également Racine, *Correspondances d'URSS*, cit., pp. 85-87.

¹⁵⁷ V. Serge à H. Poulaille, 20 juillet et 11 août 1934.

¹⁵⁸ V. Serge à M. Martinet, Orenbourg, 31 août 1934. «Les vicissitudes de mes manuscrits ont un peu ébranlé, malgré moi, mon courage de travail».

ce que l'on fait ne sera pas saisi, confisqué, détruit le lendemain, n'est pas chose facile» écrira-t-il dans ses mémoires¹⁵⁹. Une fois confirmé le «vol» des *Hommes perdus* et avoir reçu des «nouvelles confuses» du *Glavlit*, il se sent «assez mal et diminué dans sa capacité de travail»¹⁶⁰. Un autre roman, *La Tourmente*, et un cahier de poèmes, *Résistance*, sont également composés à Orenbourg¹⁶¹ et subiront le même sort en 1936.

La confiscation de son roman équivalait au vol de sa voix. Victor Serge est définitivement bâillonné non seulement en tant qu'opposant politique mais en tant qu'écrivain. Il amorce même, en 1935, une nouvelle version des *Hommes perdus*, mais «sans histoire ni politique»¹⁶². La répression a finalement eu les effets escomptés et l'écrivain doit capituler et s'autocensurer. Il voit s'envoler ses derniers liens avec l'extérieur et sa dernière chance de participer à la vie littéraire.

La production littéraire de Serge est en elle-même une nouvelle forme de militantisme: le témoignage¹⁶³. Dès la fin des années 1920, Victor Serge explique ne plus vouloir écrire des romans classiques dont il trouve la forme dépassée. Plus que les «existences individuelles», l'écrivain souhaite mettre en scène «la grande vie collective». L'effacement du protagoniste ou plutôt le rejet de ce dernier au profit du collectif est une caractéristique de la prose sergienne que l'on retrouve dans les romans du «cycle révolution»¹⁶⁴. Dans *Naissance de notre force* le lecteur suit les pérégrinations d'un narrateur sans nom, sans personnalité, de l'Espagne à la Russie révolutionnaire, en 1917. Le protagoniste n'est plus un personnage défini mais une «caméra» livrant au lecteur «des perspectives multiples sur l'action» et le «je» est délaissé au profit du «nous» collectif¹⁶⁵. Dans *Ville conquise*, en revanche, les personnages ne semblent exister que pour montrer la ville qui est, elle, le personnage central du roman, comme Serge le confirme à Martinet «Ce n'est pas un roman de quelques personnes, mais celui d'une ville, qui

¹⁵⁹ Serge, *Mémoires*, cit., p. 397.

¹⁶⁰ V. Serge à M. Martinet, Orenbourg, 7 septembre et 17 novembre 1934.

¹⁶¹ Serge, *Mémoires*, cit., p. 397.

¹⁶² V. Serge à M. Martinet, Orenbourg, 28 novembre 1935. Cette lettre est l'une des seules qui parvient d'Orenbourg après 1934.

¹⁶³ Sur ce sujet nous renvoyons également au bel article d'Andrea Cavazzini, *Les solutions humaines*, cit.

¹⁶⁴ *Les hommes dans la prison*, *Naissance de notre force* et *Ville conquise*. L'expression «cycle révolution» est de Serge lui-même, cf. V. Serge à M. Martinet, Leningrad, 29 avril 1931.

¹⁶⁵ R. Greeman, *Introduction*, in V. Serge, *Birth of Our Power*, Oakland, PM Press, 2014, p. 2.

est elle-même un moment et un fragment de la révolution»¹⁶⁶. Depuis sa relégation dans l'Oural, il affirme à propos de la littérature prolétarienne que le militant «est un des types humains les meilleurs de notre époque et des moins connus – qu'il faut révéler, magnifier (hé oui), faire connaître, affirmer dans la littérature»¹⁶⁷. L'humanisme prolétarien de Serge s'exprime dans l'écriture tant épistolaire que romanesque. «Le grand écrivain d'une époque ou d'une heure parle pour des millions d'hommes sans voix»¹⁶⁸. En effet, l'engagement politique est réinvesti dans une nouvelle mission, celle de parler pour les autres, de témoigner. Cette conviction transparait dans ses écrits plus tardifs, comme *S'il est minuit dans le siècle*, un roman polyphonique aux intrigues mêlées où le lecteur suit successivement et parallèlement l'itinéraire d'un groupe d'opposants politiques en Urss. Dans ses *Mémoires*, tout en proposant un récit autobiographique, Victor Serge tente également de broser le portrait d'un groupe voire de faire l'histoire d'une génération de révolutionnaires. L'édition espagnole est par ailleurs intitulée *Mémoires de mondes disparus*¹⁶⁹, soulignant davantage l'intention testimoniale de l'auteur, sa volonté de dire ce qui n'est plus et qui pour les lecteurs d'aujourd'hui, représente «le monde d'hier»¹⁷⁰. Dans la conclusion, il précise sa réflexion sur le genre littéraire des mémoires: «On s'est aperçu que je n'éprouve que peu d'intérêt à parler de moi-même. Il m'est malaisé de dissocier la personne des ensembles sociaux, des idées et des activités auxquelles elle participe, qui importent plus qu'elle et lui confèrent une valeur. Je ne me sens nullement individualiste; plutôt «personnaliste», en ce sens que la personne humaine m'apparaît comme une très haute valeur, mais intégrée à la société et à l'histoire»¹⁷¹. Comme le note Eva Réthoré, le roman sergien se démarque par son attention au «devenir collectif, qui est avant tout celui du prolétariat; il ne s'agit plus de suivre la vie d'un individu déterminé, fût-il socialement situé, mais la grande ascension de l'humanité vers sa liberté, et cette quête dépasse les individus, les pays, les

¹⁶⁶ V. Serge à H. Poulaille, Leningrad, 20 février 1931.

¹⁶⁷ V. Serge à H. Poulaille, Orenbourg, 13 février 1934.

¹⁶⁸ Serge, *Littérature et révolution*, cit., p. 25. Également dans *Mémoires*, cit., p. 69: «Et celui qui parle, celui qui écrit est essentiellement un homme qui parle pour tous ceux qui sont sans voix».

¹⁶⁹ V. Serge, *Memorias de mundos desaparecidos (1901-1941)*, Madrid, Siglo XXI, 2002.

¹⁷⁰ Cfr. S. Zweig, *Le monde d'hier. Souvenirs d'un européen* (1942), Paris, Belfond, 1996.

¹⁷¹ Serge, *Mémoires*, cit., p. 469.

générations»¹⁷². C'est en quelque sorte un témoignage sublimé par l'écriture romanesque qui transcende le problème de la subjectivité du témoin en conférant à sa mémoire l'universalité. Selon Neil Cornwell, les romans de Serge «représenteraient ce qu'aurait pu être la littérature soviétique des années 1930»¹⁷³. Le sens que l'auteur souhaite donner à cette remarque reste obscur – est-ce vouloir dire ce que serait la littérature soviétique sans le tournant stalinien ou totalitaire? Ou plutôt que Serge se construit comme écrivain en Russie. Sa prose romanesque s'inspire plus certainement du roman polyphonique dostoïevskien avec sa «multiplicité de consciences également qualifiées possédant chacune un monde»¹⁷⁴. C'est la logique inverse dans les romans de Serge où l'ensemble des personnages ne sont que l'expression d'une conscience, de l'expérience de l'auteur lui-même. Ses romans sont à la frontière entre fiction et témoignage et, comme dans «les *Récits de la Kolyma* ou *Une journée d'Ivan Denissovitch*»¹⁷⁵, rien ne changerait la structure du texte et de la phrase si on remplaçait «il» par «je». «Il» et «je» sont les deux occurrences de la même instance, celle du témoin»¹⁷⁶. Au sujet des *Hommes perdus*, il explique à Poulaille qu'il tente de mettre en œuvre: «Ce n'est ni mémoires ni œuvres d'imagination, bien que tenant des deux; j'ai défini le genre: *témoignage*. Mais en général, je tiens que l'écrivain est un témoin, que les mémoires sont tous largement imaginaires et qu'il n'y a cependant rien au-dessus du service de la vérité...». La fonction de l'écrivain ainsi définie, cette confusion entre la mémoire et l'imaginaire, entre le réel et la fiction, à la base de toute création artistique, devient un impératif: «C'est le sentiment du devoir – devoir du témoin, et pas seulement celui-là –, l'aspiration à me soulager une fois pour toutes de ça»¹⁷⁷. Des années plus tard, il résumera ses réflexions dans ses carnets: l'écrit y est défini comme «communion», «témoignage» et «écrire devient la recherche de la

¹⁷² Réthoré, *Le cas de Victor Serge*, cit., p. 149.

¹⁷³ N. Cornwell, *Review of Midnight in the Century*, in «Irish Slavonic Studies», 1983, 4, p. 4.

¹⁷⁴ M.M. Bakhtin, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1970, p. 11.

¹⁷⁵ *Les récits de la Kolyma* (Paris, Verdier, 2003 pour l'édition française) sont un recueil de nouvelles écrites par Varlam Chamalov (1907-1982), à partir de 1953. L'écrivain soviétique y décrit son expérience du Goulag (envoyé en 1937 dans le camp de travail de la Kolyma, il n'en sort qu'en 1951). *Une journée d'Ivan Denissovitch* («Novy Mir», 1962) est un roman d'Alexandre Soljenitsyne racontant la vie quotidienne d'un détenu du goulag.

¹⁷⁶ L. Jurgenson, *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ?*, Monaco, Éditions du Rocher, 2003, p. 53.

¹⁷⁷ V. Serge à H. Poulaille, Orenbourg, 28 mai 1934, cit., pp. 72-73.

polypersonnalité [...] l'écrivain prend conscience du monde qu'il fait vivre, il en est la conscience et il échappe ainsi aux limites ordinaires du moi»¹⁷⁸. La subtilisation de son ouvrage par la *Glavlit* est une attaque touchant à la fois à l'intime et au politique. On lui vole sa mémoire et son témoignage. La censure tente ensuite de supprimer toute traces de ce témoignage en saisissant l'intégralité de ses écrits et de sa correspondance à son départ de Russie afin d'empêcher toute réception de cette répression en Occident. Tout comme ses romans, sa correspondance laisse entrevoir cette «polypersonnalité», ce «“je” problématique»¹⁷⁹ et, pour reprendre l'expression d'Andrea Cavazzini «la présence d'autrui – du genre humain – dans la substance intime du Moi»¹⁸⁰. Derrière sa voix se cache la voix des autres, de sa famille en premier lieu, et de tous les sans-voix. Dans les lettres de Victor Serge à sa belle-sœur, s'expriment également Liouba et Vlady, de la mère Olga et des sœurs Anita et Esther. Les lettres de Victor Serge ne passent plus la frontière soviétique à partir de la fin 1934 mais les voix sporadiques de Vlady et Liouba parviennent en Occident. De retour chez ses grands-parents, Vlady donne à Jenny des nouvelles de sa grand-mère, rend compte d'une vie quotidienne difficile, se plaint des rations alimentaires toujours plus maigres et du fait que «plus rien n'arrive de l'extérieur»¹⁸¹. Une autre voix parvient de l'Urss dans ces années pour informer les amis de Victor Serge et des Roussakov: celle de l'anarchiste italien Francesco Ghezzi, l'un des principaux amis de Serge dans ce mince «cercle de relations fondées sur la liberté de penser»¹⁸² qui se maintient dans les capitales soviétiques. Sa voix prend le relais de celle de Serge au moment de sa déportation et en particulier en 1935, lorsque plus aucune de ses lettres ne parvient en France. Proche ami des Serge mais aussi des Pascal et des Roussakov, Ghezzi visite souvent la famille restée à Petrograd et donne de leurs nouvelles en langage codé à son ami Jacques Mesnil qui, à son tour, informe Pierre Pascal. L'anarchiste milanais apprend à Mesnil, en novembre 1934, que Liouba est enceinte de «5 mois»: «Les médecins veulent l'opérer (je suppose que c'est la faire avorter). Elle voulait un enfant et dissimulait son état». Mesnil en informe alors Jenny demandant de maintenir le secret sur cette affaire car «les ennemis

¹⁷⁸ V. Serge, *Sur la création littéraire* (25 mars 1934), in Id., *Carnets (1936-1947)*, cit., pp. 486-487.

¹⁷⁹ Jurgenson, *La trace littéraire*, cit., p. 53.

¹⁸⁰ Cavazzini, *Les solutions humaines*, cit., p. 3.

¹⁸¹ Vlady à Jenny, 10 janvier 1935.

¹⁸² Serge, *Mémoires*, cit., p. 344.

de Victor s'en servirait contre lui»¹⁸³. En février 1935, une lettre de Liouba informe les Pascal de la naissance d'une petite fille, Jeanine¹⁸⁴ et indique que Victor Serge se trouve à l'hôpital¹⁸⁵. Quelques mois plus tard, Ghezzi déplore qu'«en famille, il ne supporte plus [Liouba], [qui]commet de actes de violence» physique et verbale¹⁸⁶. La correspondance des autres comble éphémèrement le silence de Serge.

Derrière le «je» de l'écrivain se cachent aussi les habitants d'Orenbourg, jamais mentionnés par leurs noms, les individus sans voix, «ces enfants blêmes crevant tout doucement de faim» mais également ces braves gens dont Serge admire «l'endurance»¹⁸⁷. Ce sont aussi les voleurs car, à Orenbourg, il n'est pas possible de laisser la maison sans surveillance¹⁸⁸ sous peine de voir disparaître les précieuses couvertures ou tout objet en bois pouvant servir au chauffage¹⁸⁹. Leurs destins et ceux des autres opposants déportés pèsent sur la conscience du militant. Libéré au printemps 1936 et autorisé à quitter l'Urss grâce aux protestations de ses amis et des écrivains occidentaux¹⁹⁰, Serge rejoint la Belgique. Il s'impose dès lors de «parler des autres». Dans une lettre ouverte à Magdeleine Paz et ses amis, en 1936, il écrit à leur propos: «Je vous apporte le message des enfermés de là-bas», «vivants et morts». «Les révolutionnaires d'occident peuvent compter sur eux: la flamme sera maintenue, ne serait-ce que dans les prisons»¹⁹¹. Parler des autres, c'est rendre visible leur existence mais aussi donner un sens à sa propre lutte politique. Dans ses mémoires, ces «autres» prennent un nom. Ce sont ses compagnons de cellule (un certain Nesterov) et surtout les membres

¹⁸³ F. Ghezzi à J. Mesnil, lettre retranscrite par ce dernier dans une lettre à Jenny Pascal, 20 novembre 1934.

¹⁸⁴ Liouba à Jenny, 11 janvier 1935.

¹⁸⁵ Comme il l'expliquera lui-même plus tard à Martinet, une «attaque de furonculose puis anthrax sous le sein gauche» l'avait alors «cloué au lit dans l'abandon et le froid du logis, avec cette douleur à chaque mouvement»: V. Serge à Marcel Martinet, le 15 mai 1936 (Bruxelles).

¹⁸⁶ F. Ghezzi à M. Martinet, lettre retranscrite par ce dernier dans une lettre à Jenny Pascal, 18 avril 1935.

¹⁸⁷ V. Serge à Jenny, Orenbourg, 10 novembre 1933.

¹⁸⁸ V. Serge à Jenny, Orenbourg, 21 août et 22 décembre 1933.

¹⁸⁹ V. Serge à Jenny, Orenbourg, 22 février 1934.

¹⁹⁰ Notamment l'intervention de R. Rolland auprès de Staline mais grâce à G. Salvemini, Mgd. Paz, Ch. Pilsnier, qui interviennent en sa faveur à l'occasion du Premier congrès international des écrivains pour la défense de la culture (juin 1935). Cfr. *Cahiers Henry Poulaille*, cit., pp. 204 et suiv.

¹⁹¹ Lettre publiée dans «Esprit», IV, 1936, 45, ivi, pp. 223-225.

de l'opposition déportés à Orenbourg, dont il ne peut être fait mention dans les lettres, qui représentaient pour lui «une véritable famille» et qui ont probablement «tous péri»¹⁹². Cette sensibilité pour ceux qui ne sont plus transparaît déjà dans sa préface de 1929 aux *Vies des révolutionnaires*, où les disparus de la révolution russe «éclairaient comme des torches» les militants du présent et de l'avenir¹⁹³. Le «je» indéfini devient alors l'incarnation de «celui qui vit encore»¹⁹⁴. Son désir de porter le message des emprisonnés en Urss serait également le signe d'un certain remords et rappelle les réflexions de Primo Levi: «Nous, les survivants, ne sommes pas les vrais témoins [...] eux, les musulmans, les engloutis, les témoins intégraux, sont ceux dont la déposition aurait eu une signification générale»¹⁹⁵. La communion avec les morts, ces «témoins intégraux» de Levi, est résumée par Serge en ces termes: «Pourquoi survivre si ce n'est pour ceux qui ne survivent pas?»¹⁹⁶. L'engagement de Serge avec l'opposition et sa dénonciation systématique de la répression soviétique après 1936 ont contribué involontairement à la destruction de la famille Roussakov: Anita est arrêtée au moment de la libération de Victor Serge et déportée à Viatka (actuelle Kirov). Le reste de la famille restée en Russie périt dans les grandes purges¹⁹⁷. Accusé par sa belle-sœur d'être responsable du triste sort de ses proches, il répond avec amertume: «J'ai passé énormément de temps à défendre sans me ménager des choses et des gens. Au premier rang desquels, les pauvres Roussakov. Et je continuerai comme je le pourrai. Les résultats ne dépendent pas de moi. [...] La dure expérience montre qu'avec le régime stalinien on est toujours

¹⁹² Ivi, pp. 371, 385-389. Victor Serge fait mention de: Ivan Iégoritch Bobrov, Fayna Upstein, Lydia Svasola, Lisa Senatskaïa Boris Mikhaïlovitch Eltsine, Vassili Feodorovitch Pankhratov, Chanaan, Markhovitch Pevzner, Vassili Mikhaïlovitch Tchernykh, Ivan Bykn, Boris Illitch Lakhovitski et Alexis Smionovitch Santalov. Certains de leurs itinéraires sont présentés dans Isabelle Longuet, *L'opposition de gauche en URSS (1928-1929)*, in «Cahiers Léon Trotsky», 1994, 53, pp. 33-61 et surtout dans [Pierre Broué], *Indications bibliographiques*, ivi, pp. 87-114.

¹⁹³ V. Serge, *Vie des révolutionnaires*, Leningrad, décembre 1929 (Paris, La Librairie du travail, coll. «Faits et documents», 8, 1930), in *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques: 1908-1947*, éd. par J. Rièrre, J. Silberstein, Paris, R. Laffont, 2001, pp. 294-295.

¹⁹⁴ Jurgenson, *L'expérience concentrationnaire*, cit., p. 55.

¹⁹⁵ P. Levi, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, p. 82. Cité par Jurgenson, *La trace littéraire comme document*, cit., p. 519.

¹⁹⁶ Serge, *Mémoires*, cit., p. 22.

¹⁹⁷ Ivi, pp. 433, 487-488 (note) et Coeuré, *Pierre Pascal*, cit., p. 315. Les Roussakov (sauf Jenny et Liouba) sont tous arrêtés entre 1936-1938 et déportés au Goulag. Anita y reste jusqu'en 1956. La sœur Esther et la mère Olga n'en sont jamais revenues.

écrasé que l'on se taise ou crie et puisqu'il en est ainsi, il est plus digne, plus courageux et probablement, en fin de compte, un peu plus avantageux de crier¹⁹⁸. Les relations avec les Pascal seront dès lors moins amicales et le «retour d'Urss» de Serge¹⁹⁹ est mal accueilli par la gauche européenne à l'époque des fronts populaires. Il refuse d'assumer cette culpabilité et tente de l'exorciser par le témoignage. Son expérience illustre la difficile position du témoin incompris et impuissant face à la mort de ses camarades qui n'a plus que la possibilité que de «crier» l'existence des autres, mais aussi la sienne propre. Serge redonne néanmoins sens à son engagement par la littérature et s'attelle à cette tâche jusqu'à sa mort. Exilé au Mexique pendant la Seconde Guerre mondiale, il écrit à son ami Poulaille: «Je travaille, je lutte, j'ai plusieurs manuscrits prêts»²⁰⁰.

La correspondance est un laboratoire de l'écrivain et un laboratoire du moi où Victor Serge réélabore son engagement et sa propre identité. Nous y suivons l'évolution du militant fidèle, propagateur de la littérature soviétique en France, historien de la révolution russe et témoin de son évolution²⁰¹, devenu un écrivain marginalisé pour ses opinions politiques. Ces dernières se rapprochent progressivement de celles des écrivains dépréciés par l'institution communiste, comme Isaac Babel ou Boris Pilniak, pour qui, comme la souligne Jean-Pierre Morel «le désir de vérité [...] apparaît révolutionnaire, et non pas l'adhésion réelle ou supposée, au régime issu de la révolution»²⁰². La correspondance de Serge révèle la difficulté à concevoir la lutte politique après une rupture douloureuse et involontaire avec le régime soviétique, à concevoir l'utopie révolutionnaire, une ligne de fuite²⁰³ sans laquelle l'existence perd son sens.

¹⁹⁸ V. Serge à Jenny, 19 janvier 1937.

¹⁹⁹ Notamment les articles de V. Serge dans «La Révolution prolétarienne»; V. Serge, *Seize fusillés*, Paris, Spartacus, 1936; Id., *Destin d'une révolution: U.R.S.S. 1917-1936*, Paris, B. Grasset, 1937.

²⁰⁰ V. Serge à H. Poulaille, Mexico, 19 décembre 1944.

²⁰¹ Cfr. Serge, *L'An I de la Révolution russe*, cit.; Id., *Destin d'une révolution*, cit.

²⁰² Morel, *Le roman insupportable*, cit., p. 193.

²⁰³ Cf. F. Guattari, L. Mozère, *Lignes de fuite: pour un autre monde de possibles*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2016.